Vendredi. N° 2116. **18 Octobre 1833.**

ON S'ABONNE :
A Lyon, *rue Neuve-de-la-Préfecture*, n° 1, *au* 2e.
A la Librairie-Corresp. de P. Justin, *rue Montmartre*, n° 18.
Et chez MM. Lepelletier et Compe, *rue Notre-Dame-des-Victoires*, n° 5.

LE PRÉCURSEUR,

Journal constitutionnel de Lyon et du Midi.

Le *Précurseur* donne les nouvelles 24 *heures* avant les journ. de Paris,
PRIX :
16 francs pour 3 mois ;
32 francs pour 6 mois ;
64 francs pour l'année.
Hors du département du Rhône, 1 franc de plus par trimestre.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1093

Lyon, 17 octobre.

Nous disions hier, qne le *Journal des Débats* faisant un appel à la bourgeoisie, pensait intérieurement que le régime serait perdu sans retour, si la classe privilégiée venait à s'éloigner partiellement de lui. En effet, il n'y a plus de popularité pour une dynastie de nos jours, et il semble que les *Débats* prévoyaient ce qui devait se passer dimanche sur la place de la bourse, lorsqu'il a donné le signal d'une dernière campagne contre les factions qu'on anéantit à chaque No et qui surgissent toujours plus terribles.

Le dernier triomphe du peuple, sur les tentatives illégales du pouvoir, donne à tous une intelligence complète de la lamentable colonne de la feuille doctrinaire. Le peuple nous abandonne, serrons nos rangs, si nous voulons pousser plus loin la carrière.

Il serait absurde de ne voir dans le dénoûment de l'affaire des crieurs publics, que la victoire pure et simple de la légalité sur l'arbitraire. La monarchie, selon-nous, jusqu'à présent avait été le type d'un système d'abus administratifs, à la disposition perpétuelle du caprice royal. Quand ces abus sont devenus impossibles, et ces caprices ridicules, la monarchie n'existe pas.

Il ne faudrait pas tirer de ces paroles la conclusion que la monarchie légale peut se maintenir, lorsque la monarchie arbitraire ne peut plus vivre, car nous voyons le régime royal actuel enclin à toutes les exécutions liberticides communes au régime absolu d'un seul; seulement, le libéralisme social le réduit à l'impuissance de réaliser une illégalité. Or, quand la raison publique est plus forte que les complots du pouvoir, n'est-on pas fondé à dire que cette raison admirable ne saurait s'accommoder long-temps d'une forme politique qui lui offre, à la place du progrès, la perspectlve des coups-d'état en permanence?

Depuis trois ans, nous avons vu la dynastie essayer de gouverner seule, et renoncer à son essai, parce qu'elle a redouté, maintes fois, une explosion populaire. Cela annonce-t-il qu'elle est résolue, par la suite, à ne plus ampiéter? N'est-il pas évident que si d'un côté elle n'était pas retenue par des entraves législatives, et de l'autre par l'attitude des citoyens, elle commettrait, au XIXe siècle, toutes les monstruosités de l'ancienne monarchie? Cela ne prouve-t-il pas alors incontestablement, qu'un régime dynastique ne peut pas suivre pacifiquement la marche de la civilisation, et satisfaire progressivement aux nécessités sociales? Cela ne prouve-t-il pas encore que toute monarchie conditionnelle ne peut rester dans les limites qui lui ont été imposées, sans avoir peur d'une chûte prochaîne? Il n'est pas de milieu, chaque progrès pour une dynastie équivaut à une révolution, et comme le *statu quo* n'est jamais tenable un jour, il s'ensuit qu'une royauté ne sait pas être autre chose que réactionnaire.

Que répondront ceux qui représentent la dynastie comme en parfaite harmonie avec l'esprit de nationalité, au fait nouveau relatif aux crieurs publics?

Diront-ils qu'il y a compatibilité entre un régime attaquant sans cesse, et une nation défendant sans cesse la liberté en péril? Ne serait-ce pas le cas de répéter ici quelques passages de nos précédens articles, où nous démontrions sans peine que le juste-milieu, par son amour dynastique, avait dépassé l'absolutisme des journaux de M. de Polignac? La police Gisquet est venue merveilleusement confirmer nos paroles, et s'il se trouve encore aujourd'hui des hommes de juillet approuvant les derniers attentats de l'ordre de choses, les carlistes n'ont plus aucune raison de se séparer d'eux. Nous doutons que Henri V se conduisît plus monarchiquement.

Nous demandons maintenant à tout esprit raisonnable, si les choses extraordinaires que nous voyons, ne font pas présager une révolution prochaine. Le gouvernement veut renverser la légalité actuelle, le peuple aussi; en attendant, il la défend ne pouvant faire mieux. Le gouvernement recule, et ce n'est pas le moyen d'épouvanter l'ennemi. Mais il ne tombe pas, nous dit-on. Pourquoi? Parce qu'il n'a pas soutenu son arbitraire par la force : s'il l'avait employée, savez-vous quel en aurait été le résultat? Mais il ne l'emploiera jamais que lorsqu'il sera sûr d'être le plus fort.... Qu'en saura-t-il? La réaction lui paraîtra si juste, si naturelle, qu'il ne lui viendra pas dans la pensée que le succès est incertain. Il se retirera du conflit en temps opportun.... Oui, comme Charles X rapportant les ordonnances au 28 juillet, et fuyant le 29 à Rambouillet et à Cherbourg.

Il faut avouer que voilà de tristes raisonnemens pour établir la nationalité de la dynastie. Ils ont autant de valeur que ces mots du *Constitutionnel*, auxquels nous promettons de la célébrité : *Le roi est un honnête homme, il ne le fera pas.* Tout indique cependant qu'il pourrait bien cesser d'être honnête; et pour cette fois, on n'oserait pas dire que l'aveuglement personnel du souverain le précipite à sa ruine, car ses partisans ne révoquent pas en doute ses lumières. D'ailleurs quelle que fût son incapacité, il ne sera jamais permis de croire à la folie et à l'aveuglement surtout, d'un homme qui n'aurait jamais été citoyen en France sans la révolution de 1830. Si donc la dynastie, après une telle *catastrophe*, est animée comme la précédente, d'un esprit contre-révolutionnaire, on sera bien forcé d'admettre que la contre-révolution est une nécessité pour elle. Il y aura cette différence, qu'on se déterminera par raison et machiavélisme politiques, à prendre, sous la seconde phase, la mesure que la folie seule avait fait adopter sous la première. Il nous suffit que le résultat soit le même, et la nation, par raison aussi, se séparera définitivement d'un régime condamné à ne jamais vivre en paix avec les libertés publiques.

Il serait souverainement absurde de juger la dynastie par ce qu'elle a fait, et non par ce qu'elle a le dessein de faire. Vaincue sur un point, elle se rejette sur un autre, avec d'autant plus de violence, que sa défaite a produit une nécessite plus impérieuse de vaincre. C'est ainsi qu'elle s'est manifestée à la France depuis la translation du trône des Tuileries au Palais-Royal.

Combien de fois n'a-t-elle pas tenté, combien de fois n'a-t-elle pas cédé? Elle n'est pas allée jusqu'aux moyens extrêmes, parce qu'il lui reste une ressource législative qu'elle n'a pas mise encore à contribution. Nous la verrons bientôt se réfugier dans les chambres, et demander des lois rétrogrades pour réprimer l'anarchie. La restauration avait passé par-là, et ce n'est qu'après avoir épuisé tous les moyens légaux, qu'elle jeta le gant au peuple effervescent de 1830.

La dynastie ne trouvera pas dans les chambres de plus puissans soutiens que Charles X. La majeure partie de la législature, comme dans le corps électoral, se compose d'hommes à répugnances plus vives encore pour la dynastie absolue que pour un régime affranchi de l'hérédité royale. Le pouvoir cherchera un triomphe ailleurs, et pressé par la fatalité de sa nature, il jettera aussi son gant au même peuple effervescent de 1830.

Le peuple, comme le dit le juste-milieu, n'a pas perdu le sentiment de sa force, il a acquis au contraire celui de ses droits, et la révolution est loin d'avoir perdu le prestige qui fait remuer les masses. On vient de le voir par ce qui s'est passé sur la place de la Bourse. Il y avait là des frères, des amis de ceux qui combattirent et moururent en 1830. Leur rassemblement pacifique et légal, est une preuve éclatante que les croix qui ont été semées dans leurs rangs, ne les ont point portés à donner leur démission. Ils sont venus là pour mettre en prison le pouvoir insurgé contre la liberté. Par eux le règne interrompu de la légalité a repris son cours, par eux aussi les progrès sociaux s'accompliront malgré les néccssités hostiles du régime dynastique.

Nous avons plus d'une fois, fait le procès à l'imprimerie. L'imprimerie n'en tient compte. Elle continue à mutiler la pensée des écrivains, comme une marâtre forcée de produire sa fille au bal, la défigure de son mieux par de sots accoutremens. Pour être pure d'intention, l'imprimerie ne réussit pas moins à travestir. Hier, dans un article de variétés, on disait, que quiconque s'est associé au noble essor de l'imagination de M. Dumas, aura peine à la croire assez patiente et souple pour mettre en croupe dans son vol sublime l'histoire et la philosophie. L'imprimerie a écrit : *assez brillante et souple.* Plus loin il était question du poète auquel appartient le passé et qui le pétrit de sa forte main comme un vase d'argile, l'imprimerie a écrit : *qui le flétrit.* Enfin, selon elle, Charlemagne est posé à l'entrée du Moyen-Age par la main des dieux; et voici grâce à ce malencontreux pluriel, le *Précurseur* devenu polythéiste.

N'est-ce donc point assez pour l'écrivain des innombrables difficultés de style? faut-il encore que l'imprimerie, sa sœur et son amie, le constitue sous les yeux du public en flagrant état de bévue? *Tu quoque Brute!*

UNE COLÈRE DE M. PERSIL.

Nous avons annoncé que M. d'Argout avait voulu juger par lui-même le *raout* populaire de la place de la Bourse, et que nous l'avions vu bloti dans l'un des coins de la rue des Colonnes, où il était sous la protection de bons limiers de police. Nous maintenons ce fait, malgré le démenti semi-officiel du bulletin du soir du *Journal de Paris.*

M. Persil y était aussi, et grande a été sa colère en voyant comment la police était peu courageuse pour le soutenir dans ses prétentions : il est rentré chez lui furieux, et bientôt est allé épancher sa colère à l'hôtel du ministère de l'intérieur. La réunion était nombreuse, l'on était abattu, et la conversation était languissante : M. Persil vint lui apporter la vie de la dispute; de cette voix aigre que nous lui connaissons, il reproche amèrement au ministre de l'avoir abandonné.

« Je me sacrifie pour vous faire plaisir, je joue ma ré-
» putation (comme si M. Persil n'était pas, depuis fort long-
» temps, mis hors jeu sous ce rapport), et puis, lorsque
» l'occasion se présente, vous me plantez là.... »

Chacun restait muet, M. d'Argout lui-même ne savait trop que répondre, enfin, il hasarda un LA LOI! La loi? la loi? *qué que ça nous fait*; eh! parbleu, la loi, la respectâmes nous en juin? eh bien, depuis lors, nous sommes forts; et puis, la loi est aussi bien pour nous que pour eux, puisque la cour de cassation n'a pas encore prononcé : *qué que* c'est qu'un arrêt de cour royale? — Mais l'arrêt à force de chose jugée jusqu'à cassation. — Je soutiens le contraire, et puisque vous arrêtiez avant l'arrêt, il fallait persister dans cette voie jusqu'à la décision définitive; du reste, *qué que* ça me fait; je vous jure de ne plus faire de réquisitoire, vous vous arrangerez comme il vous plaira. — Mais vous donnez donc votre démission? — Non! non! il faudra qu'on me destitue, *qué que* ça me fait.

La querelle allait s'envenimant, survint un petit homme à ressources; allons, Persil, dit-il, voyons, pas de bêtises : que vous faut-il? quelques démonstrations énergiques? Eh bien, écrivons à Gisquet qu'il ordonne quelques charges de cavalerie, que ses gens fassent du bruit, un peu d'émeute, qu'on dissipe une quarantaine de badauds et de traînards qui gênent le passage des voitures sur la place de la Bourse, et que tout soit fini; demain nos écrivains diront qu'il faut nous féliciter de notre réserve, de notre prudence et de notre modération, et que les républicains abandonnés à eux mêmes ont montré leur impuissance... — Mais *qué que* ça veut dire, leur impuissance? A propos de quoi leur impuissance? répliqua M. Persil. — Et, mon cher, qu'importe ce que ça veut dire, et le petit homme écrivit quelques lignes, lisez les journaux ministériels de ce jour, et M. d'Argout donna ses ordres à M. Gisquet. — M. Persil se retira en disant je ne ferai plus de réquisitoires. Tiendra-t-il sa parole?

(*Tribune.*)

LE NAIN DU VIEUX LOUVRE.

Mollement bercé dans une ***Dame blanche***, vous avez peut-être bien des fois parcouru les quais, depuis l'Hôtel-de-Ville jusqu'au Carrousel, sans rien voir qui dût fixer votre attention. Je vous conçois; vous avez des affaires qui absorbent vos facultés; vous lisez peut-être un billet écrit par une main de femme, ou bien vous supputez les pertes que vous avez faites à la dernière Bourse. Moi qui n'ai ni rentes, ni maîtresse, et qui semble jeté sur la terre par inadvertance, je suis un peu plus badaud de mon naturel, et ne fais point un pas dans Paris sans regarder à droite et à gauche, et souvent des deux côtés à la fois. Je suis resté une heure entière en contemplation devant une pierre hyerogliphique pour moi, et qui dans les galeries obscures du ***Prado***, se trouve exposée à toutes les irrévérences des petits garçons qui se sentent pressés de ce qui pressait un jour M. Raynouard à la tribune. Je ne puis parcourir le quai des Tuileries, sans faire autant de poses qu'il y a de genres d'architecture, depuis la tombe des héros de juillet, jusqu'aux cuisines du roi-citoyen. Dernièrement encore, j'admirais ce balcon du vieux Louvre dont la rampe à moitié dévorée par le temps, présente cependant des formes dont le secret paraît perdu de nos jours. Je contemplais le chiffre chevaleresque de Henri II? incrusté sur toute l'étendue du palais du côté de la rivière; je comparais avec regret, l'aile de jonction qui joint le vieux Louvre aux Tuileries, et je ne trouvais pas que ce qu'on appelle la simplicité du style rachetât l'absence des ornemens. Je l'avoue, je passai comme tant d'autres, sans apercevoir le nain du vieux Louvre. Ce n'est qu'hier soir, comme je longeais le quai par un temps sombre, que j'en ai fait la découverte. J'avais trouvé un obstacle sous mon pied; je crus que c'était un chien et je le repoussai rudement, lorsqu'une sorte de voix humaine, m'apprit que je m'étais heurté contre mon semblable, si je puis appeler mon semblable un corps de trois pieds au plus, surmonté d'une tête qui paraît avoir quarante ans; tête où brillent des yeux de Necromancien. Il tient à la main une béquille et dissimule sous un tablier de toile grise, des jambes irrégulières, ayant pour base des pieds ramassés comme le dos d'une tortue. Il est continuellement assis dans l'embrâsure d'une croisée qui, du temps de François 1er, devait être à une certaine distance du sol, et qui est maintenant à fleur de terre, depuis que le terrain a été exhaussé. Il est là, comme dans une niche garanti du vent du Nord, et même du vent d'Ouest par l'encoignure que forme le grand guichet du vieux Louvre. Que faites-vous là à cette heure, lui dis-je, d'un ton de surprise. Il était en effet dix heures du soir, et la clarté mouvante d'un reverbère, se reflétait par intervalles sur sa peau noire et sur sa béquille. Que t'importe, me répondit le nain, t'ai-je demandé où tu portais tes pas; et quand tu passes le matin à côté de moi, sans me voir, t'ai-je tendu main pour importuner ta froide charité!

Je pensai que le pauvre diable n'avait pas soupé, et je pris dans ma bourse deux fois cinq centimes que j'allais lui jeter, lorsqu'il me prévint par un refus méprisant. Je ne suis pas riche, lui dis-je, et ne puis t'offrir un ***philippe*** en argent. A ces mots, le nain poussa une sorte de rugissement qui dût s'entendre dans la rue des Saints-Pères de l'autre côté de la Seine, j'en fus épouvanté moi-même et je fus un moment tenté de prendre cet être bizarre pour un sorcier ou un loup-garou. J'eus cependant le courage de lui demander la cause de ce cri aigü qui venait de lui échapper. N'as-tu pas prononcé le nom de Philippe, me répondit le nain..... Imprudent, j'avais juré d'assommer de ma béquille tout homme qui articulerait ce nom devant moi, et cependant je t'ai épargné, car tu n'avais pas d'intention perfide. — Expliquez-vous de grâce, lui dis-je, d'un ton où perçait le plus vif intérêt. — Apprends donc, me dit-il, que c'est à ce nom que tu as prononcé que je dois la misère où tu me vois. Je vivais heureux et tranquille dans la rue ***Aubry-le-Boucher***, j'avais un fils qui venait au secours de mon infirmité, une fille qui suppléait à l'impuissance de mes bras; les 5 et 6 juin m'ont privé de mes enfans, je n'ai plus de pain, plus d'asile et j'attends ici que la justice du ciel retombe sur les meurtriers de mon fils et de ma fille,

La chaleur avec laquelle le nain s'exprimait, le choix de ses expressions m'annonçaient en effet que cet homme n'était pas sans éducation, et qu'il n'avait pas toujours été dans l'adversité. Je fus touché, et je lui fis des offres de service, il refusa tout avec fermeté et m'assura qu'il passerait la nuit à l'endroit où je le voyais et qu'il y resterait jusqu'à la mort de l'auteur de tous ses maux.

J'ai longé depuis, plus d'une fois, le quai des Tuileries, j'ai toujours vu le nain du vieux Louvres à la même place.

(Correspondance particulière du PRÉCURSEUR.)

Paris, 15 octobre.

Plusieurs régimens de la garnison de Paris, entr'autres le 40e de ligne qui devaient quitter cette ville pour se rendre dans le Bearn et aux environs de Bordeaux, ont reçu contr'ordre du ministère de la guerre.

— M. Gisquet est en disgrâce depuis la défaite d'avant-hier, on avisait au ministère de l'intérieur au moyen de lui trouver un remplaçant.

M. Persil avait mis dans la nécessité d'opter entre lui qui s'était compromis pour soutenir le préfet de police et celui-ci qui l'avait ensuite abandonné.

Mais grand est l'embarras, car s'il est difficile de trouver une ame damnée assez dévouée pour hurler de meilleurs réquisitoires que ceux du procureur-général actuel; d'un autre côté, nul héros de police n'a mieux trôné que le titulaire Gisquet.

— On remarquait hier à l'intendance un grand nombre d'anciens militaires allant se faire inscrire pour prendre du service dans la légion étrangère à Alger.

— Un des nombreux émigrans de la Grande-Bretagne, arrivé depuis peu à Paris, accepta l'offre que lui fit un de ses compatriotes de le présenter dans un des salons de la Chaussée-d'Antin, si en renom chez nos voisins d'outre-mer; mais la reconnaissance pour son obligeant ami, diminua sensiblement pendant la soirée, lorsqu'assis à une table d'écartée où il s'était placé tout d'abord pour faire briller ses guinées, il perdit successivement quatre mille francs qu'il faisait résonner dans son gousset, plus deux mille sur parole. Ce malheureux tout courroucé voulut alors s'en prendre à son ami, qu'il accusait de l'avoir mené dans un tripôt et non dans la *bonne compagnie* comme il le lui avait fait croire. La chose n'était pourtant que trop vrai, et souvent nos plus brillans salons ne prêtent que trop à ce honteux rapprochement.

— Le préfet de la Seine, l'actif M. de Rambuteau, veut qu'aucune de ses créations n'échappe aux yeux de ses nombreux administrés. C'est ainsi qu'il vient de prescrire aux nouveaux inspecteurs qu'il a nommés pour les entrepôts de Paris de porter l'uniforme: habit bleu, passe-poil blanc, galon d'argent au collet et les armes de la ville aux basques, épée et chapeau à trois cornes.

M. de Belleyme pourrait, en cette occasion, appeler M. de Rambuteau en contrefaçon de ses sergens de ville. On assure que les nouveaux employés se résigneront avec peine à porter une pareille livrée.

— L'aristocratie ne dédaigne plus les moindres places, et nous ne sommes plus au temps où l'on craignait tant de déroger. Après bien des sollicitations, M. *le baron de la Vilbiau* vient d'être nommé commissaire-inspecteur des chaînes de forçats.

— Une lettre écrite à une maison de commerce de Bordeaux qui entretient avec l'Espagne, surtout avec les provinces aujourd'hui insurgées, des relations continuelles, donne des nouvelles fort importantes. Voici ce qu'on y lit:

Tous les paysans prennent parti pour don Carlos. La Biscaye et la Loba sont en pleine insurrection, à l'exception de Pampelune qui est contenue par 3,000 hommes de troupes. Le capitaine-général de la Biscaye n'a pu réunir que 400 soldats; les factieux, venus en très-grand nombre à sa rencontre, l'ont obligé de se replier.

On a des craintes sur Madrid, parce qu'on compte peu sur le dévoûment du ministère actuel à la cause de la reine. La démission du général Quésada a produit la plus vive sensation.

On suppose que la Navarre a levé l'étendard de la révolte. On sait que Santos Ladron qui avait été disgracié, est arrivé incognito dans cette province où il y a déjà des guérillas organisées.

A l'instant arrive un exprès de Bilbao qui annonce qu'il y avait dans cette ville plus de 15,000 hommes sous le armes, qu'une imposition extraordinaire avait été frappée sur les habitans.

On ne laissait sortir personne de Bilbao, on a même refusé des passeports à des Français; on a empêché le départ de la diligence, et nous ne serions pas étonnés d'apprendre que le même sort eut été réservé au courrier qui doit arriver demain.

— M. Persil a eu hier une audience particulière du roi. Il avait appris, dit-on, que S. M dans son voyage au musée historique de Versailles, dimanche, avait montré beaucoup d'humeur contre le chef du parquet qui, par la maladresse de ses poursuites contre la presse, était sans cesse un embarras pour le gouvernement, et il venait lui mettre le marché à la main; l'on s'est pourtant séparé sans rien décider.

MM. de Montalivet et Barthe auraient essayé de profiter de cette disposition d'esprit pour supplanter M. Persil par M. Edmond-Blanc, député et chef du secrétariat du ministère des travaux publics, qui a refusé la mission diplomatique par laquelle on voulait l'éloigner, mais dont le *zèle éclairé* inspiré par les conseils et les avis d'une *haute capacité* pourrait par son jeu plus adroit obtenir un meilleur résultat que la brutalité de M. Persil.

— M. Dumont, nouvellement appelé au conseil d'état, est désigné comme successeur de M. Gisquet; on lui adjoindrait trois juges d'instruction qui devront être consultés dans les cas d'arrestations préventives.

Cette amélioration, depuis long-temps sollicitée comme une garantie contre l'arbitraire de la police administrative, a toujours été ajournée.

Sous prétexte des circonstances, il est à craindre que le prétexte ne vienne encore la renvoyer indéfiniment.

— Le maréchal Clausel, en présence duquel la commission présidée par le général Bonnet en Afrique, n'a pu s'empêcher de relever les espérances des habitans de la colonie, a grandement augmenté les embarras du gouvernement et contrarié ses projets. Aussi, hâte-t-on son retour en France le plus possible. Le nouvel élan que vient de donner la conquête de Bougie aux partisans de la colonisation, met le ministère dans la nécessité de s'occuper enfin, plus activement des grands intérêts que soulèvent nos possessions d'Afrique.

— Le gouvernement a reçu de Vienne et de Berlin, sur les communications relatives à la mort de Ferdinand VII et de sa succession, les nouvelles dispositions de ces cabinets. On assure que la plus stricte neutralité doit être gardée par eux, mais à la condition que la France renoncerait à toute espèce d'intervention, et quand à l'appui que les partisans de la légitimité prétendraient porter à don Carlos, ces puissances s'engagent à toute émigration étrangère pour l'Espagne, si la France maintient les mesures qu'elle a prises pour les réfugiés constitutionnels. De là la confiance du *Journal des Débats* et l'assurance du ministère qui se félicite de ces *admirables* arrangemens.

— La convocation des chambres annoncée pour le 10 novembre sera probablement retardée, les travaux du ministère du commerce ne sont pas terminés, et l'on ne peut encore offrir des chiffres exacts. M. Barthe a aussi trois projets de loi au laboratoire, un sur les ouvriers et les coalitions, un autre sur les associations politiques et un troisième sur la presse et le timbre auquel on soumettrait tous les écrits publics. M. Humann veut aussi faire sa cour au fisc, un projet sur les maîtres de postes et les salines rivales de celles qu'il exploite sera le produit de ses veilles.

Nouvelles.

L'empereur François, dont le talent dynastique se borne à nourrir des oiseaux et faire d'excellente cire à cacheter, n'a pour héritiers que deux archiducs, aussi capables que leur père. Le plus âgé même est tellement capable, que M. de Metternich avait pensé plusieurs fois à le faire interdire. Il est bon d'être idiot pour être empereur, mais pas assez cependant pour éveiller une usurpation. Ce projet du ministère a été consigné, dit-on, dans une correspondance avec une princesse russe, dans l'intimité de laquelle le modérateur de l'Allemagne a long-temps vécu. Il paraît que cette velléité d'interdiction n'a pas eu de suite à cause de la jeunesse trop avancée du pauvre archiduc et des observations secrètes de la grande dame, très habile en diplomatie.

Dans l'intention de dérouiller un peu nos archiducs, M. de Metternich avait résolu de marier l'aîné à une princesse de Bavière. Enfin de laisser libre le choix du jeune homme, on lui permit de fréquenter la famille de sa future. On complotta certain soir de mettre les sens de l'archiduc à une épreuve décisive, et au théâtre il fut placé entre les deux aimables princesses de Bavière. L'effet du spectacle, l'émotion de la première apparition en public, le voisinage et le contact des princesses, le tempérament, la pudeur, toutes ces causes réunies dérangèrent à un tel point l'économie de l'archiduc, qu'il se trouva tout-à-coup plus en peine de sa chaise percée que d'une épouse. On l'emporta évanoui; la loge fut parfumée et le mariage rompu.

— Les folies des légitimistes de France, à propos du 29 septembre ont réussi, en dépit des précautions du duc de Damas, à tourner complètement la tête du duc de Bordeaux. Depuis quelque temps il envoie promener fort peu poliment ses précepteurs; il parle chevaux, chasse, avec une imperturbable assurance. Dernièrement, à table, on s'entretenait de la France, il s'est avisé de dire: *mon peuple;* Charles X, courroucé, l'a traité d'*usurpateur*, de *petit Bonaparte*. L'enfant avait grande envie de se mettre en colère; mais le 29 septembre n'était pas arrivé; il s'est contenté de pleurer.

(*Le Temps.*)

— Il paraît que M. Guizot cherchait le moyen de se faire détester des professeurs en masse; il vient de le trouver: chaque professeur de l'Académie de Paris (nous apprendrons bientôt s'il n'en sera pas de même des professeurs des autres Académies) a reçu, au moment de la rentrée des classes, une lettre comminatoire, dans laquelle se trouve réunies, d'une manière aussi bête que pédante, toutes les plaintes que la malveillance d'un proviseur, la fatuité d'un inspecteur-général, les dénonciations secrètes d'un maître de pension ont pu suggérer contre ce professeur; cette censure à domicile a jeté beaucoup d'agitation dans le professorat de Paris; chacun cherche à se rendre compte du droit que s'arroge M. Guizot de juger et de réprimander sans l'intervention du conseil, et sans les entendre, les fonctionnaires de l'Université.

(*Gazette des Ecoles.*)

— Méhémed-Ali croit encore devoir protester officiellement de son respect et de sa soumission envers le sultan. Le *Moniteur Egyptien*, journal officiel, dans un long article sur la renaissance de l'Egypte, contient le passage suivant:

« Le prince qui tient en main les destinées de l'Egypte, heureux d'avoir recouvré la faveur de celui dont il s'énorgueillit d'être le premier sujet, n'aspire aujourd'hui qu'à devenir le bras droit de l'auguste chef de l'empire dans la reconstruction du vieil édifice qui tombait en ruines. Deux principes inépuisables en résultats, le travail et l'ordre, l'aideront à partager cette tâche, et à rajeunir le sang appauvri de la nation musulmane. »

— A propos de la conduite tenue par la police de Paris à l'égard des écrits colportés dans les rues, le *Journal de Rouen* emprunte à Lemontey l'apologue suivant:

« Un homme avait fait imprimer un pamphlet contre les magistrats d'une ville: toute l'édition fut saisie et portée à l'Hotel-de-Ville avant qu'un seul exemplaire eût vu le jour. Aussitôt le peuple se rassemble sous les fenêtres de l'édifice et pousse des clameurs qui portent l'épouvante dans l'ame des magistrats. Ceux-ci font venir l'auteur. « Voyez, lui disent-» ils, si la seule annonce de votre écrit a produit cette fermen-» tation, que serait-ce donc de l'écrit lui-même? » Pour toute réponse, l'auteur prend les exemplaires de la brochure, déposés sur une table, et les jette par la fenêtre au peuple, qui s'en saisit avidement et se met à les lire. « Que faites-vous? » lui dit-on avec effroi.— J'apaise la sédition. » Et en effet, le peuple, occupé à lire la brochure, ne songea plus à s'insurger. »

L'apologue est certainement fort joli; mais nous doutons beaucoup que la police et les parquets y soient sensibles: les gens du roi et M. Gisquet ont bien autre chose à faire qu'à lire Lemontey.

— Nous lisons dans l'*Ami de la Charte* de Nantes du 11 octobre:

« On nous annonce qu'un grand nombre de prêtres sont arrivés à Nantes pour une conférence extraordinaire qui doit avoir lieu à l'évêché.

« Le sujet de cette réunion n'est pas connu.

« Depuis le 29 septembre, époque de la majorité de Henri V, un grand nombre de prêtres ont supprimé du *Domine salvum fac regem* le nom de *Ludovicum-Philippum*. Nous verrons, puisque les prêtres refusent obstinément de reconnaître la révolution, si le gouvernement né de cette révolution est assez bon (le mot est doux) pour continuer le traitement de ces rebelles. »

La même feuille publie la lettre qui suit de St-Gilles-sur-Vic, 8 octobre:

« Dans la journée du 3 octobre, vers 2 heures de l'après-midi, une bande de 6 à 7 chouans armés de piques et de fusils s'est portée à de grands excès sur la personne du nommé Queneville, boucher à Paliuau, près du village de la forêt de Quairy, sur le territoire de la commune de la chapelle St-Christophe du Ligneron. Cet individu a d'abord été abordé par un brigand qui lui a demandé impérieusement de l'argent; sur son refus, le chouan a voulu le frapper avec le fer d'une pique qu'il portait; mais bientôt le sieur Queneville s'est mis en défense et est même parvenu à terrasser son adversaire: aussitôt, aux cris qu'a poussés le rebelle, six autres insoumis armés de piques et de fusils ont maltraité Queneville à coups de piques et de crosse de fusils.

« Ce malheureux est cependant parvenu à se débarrasser de ses assassins, après avoir eu l'oreille traversée du fer d'une des piques dont étaient armés les sicaires de la légitimité.

« Il paraît que pour déjouer tout complot et prévenir les débarquemens qui pourraient être tentés sur nos côtes, le gouvernement prend de nouvelles mesures. Les péniches de l'état, qui avaient été retirées depuis l'arrestation de la duchesse de Berry, vont être renvoyées dans les divers ports qu'elles avaient jadis occupés, et chargées d'explorer les côtes de l'Ouest. »

— Les salons affirment que le sieur Persil n'a agi que par les conseils de MM. Thiers et Guizot; et puis on ne cesse de nous dire et de nous répéter à satiété que ces deux messieurs sont des hommes d'un grand esprit, *capables*. Personne ne prétend le contraire; nous sommes même très-heureux qu'ils soient si bien inspirés. Pourtant, permettez-nous de dire qu' *Arlequin* et M. *Tartuffe* étaient aussi des gens d'esprit; cependant jusqu'à présent aucun de nos rois ne les avait admis dans son conseil; il y avait quelque dignité à ne pas choisir des histrions pour ministres. Cependant Tartuffe était capable: homme d'ordre, il convoitait femme et héritage; à force de sacrifice, il finit par jouir un moment du trésor, objet de ses désirs; mais une ordonnance de Louis XIV le dépouilla de ce qu'il avait usurpé.

Le peuple aussi rend des ordonnances, et cela sans envoyer des huissiers pour les faire exécuter... Quand il le juge convenable, il arrive, se présente, parle, ordonne, et la comédie royale finit.

(*Tribune.*)

— Malgré les dénégations du *Constitutionnel Neuchâtelois*, les chefs du parti prussien ont la plus grande peine à garder contenance; ils laisssent percer l'inquiétude qu'ils

---

CIRCONSTANCES RELATIVES A L'INHUMATION

DES VICTIMES DE JUILLET 1830.

(*Suite et Fin.*)

Pendant qu'on finissait de creuser la première fosse, sous la colonnade du Louvre, je vis apporter une grande croix de bois noir-ci, destinée à être placée sur la tombe des victimes. Cette vue m'inspira une pensée qui ne pouvait qu'ajouter aux émotions et au respect de la multitude qui environnait l'enceinte. L'abbé Paravey dont la charité et la tolérance sont si généralement connues dans l'arrondissement s'offrit à ma mémoire, je proposai à un lieutenant de la garde nationale de l'appeler pour donner une interprête à la douleur du peuple; cette idée lui parut heureuse, nous nous adjoignîmes alors quatre gardes nationaux et nous nous rendîmes au presbytère de Saint-Germain-l'Auxerrois; je montai chez M. Paravey et lui fis ma proposition qu'il accepta sans hésiter. Il se revêtit d'un surplis et d'une étole noire. Je marchai à sa droite, un bédeau en robe nous précédait avec un vase à eau-bénite et une branche de buis pour faire les aspersions funèbres. Les gardes nationaux nous environnèrent, et le cortége traversa la rue des Prêtres-Saint-Germain et arriva au champ de sépulture. Le vénérable prêtre commença la cérémonie par la bénédiction du terrain, et procéda ensuite à l'élévation de la croix. Tout étant disposé pour l'inhumation, on plaça la première couche de cadavres sur un lit de chaux vive, et le prêtre prononça sur eux les prières de l'absoute. Ces prières étaient répétées chaque fois qu'une nouvelle couche de cadavres était superposée sur la précédente.

Pendant l'inhumation, un soleil ardent qui planait sur nos têtes rendait presqu'insupportable la fétidité des exhalaisons, et cependant une immobilité religieuse, un recueillement profond présidaient à cette triste cérémonie. Un seul homme armé manifesta du mécontentement et proposa de me fusiller avec le prêtre; on parvint à le contenir. Il était, du reste, dans un état complet d'ivresse.

La cérémonie funèbre terminée, nous reconduisimes l'abbé Paravey au presbytère avec les mêmes honneurs qu'auparavant.

A peine la fosse était comblée qu'elle fut, comme au marché des Innocents, spontanément couverte de fleurs et d'emblêmes. On forma une balustrade avec des poutres, et l'on plaça un tronc pour recevoir les offrandes en faveur des blessés, des orphelins et des veuves.

Il me fut donné avis que deux hommes tués le 28 étaient inhumés dans la rue de la Cordonnerie, à la porte de leurs domiciles. On me dit que l'exhumation ne pourrait se faire sans quelques difficultés de la part de leurs veuves qui désiraient qu'on les laissât en ce lieu.

J'invitai M. Fougère, commissaire de police du quartier des Marchés, à m'assister; et par précaution, M. le maire m'autorisa à me décorer d'une écharpe noire frangée, comme marque distinctive de mes attributions, et douze gardes nationaux m'accompagnèrent.

Je fis ouvrir la fosse qui n'était couverte que de sable et à environ un pied de profondeur, nous trouvâmes les deux corps enveloppés de leurs suaires, dans l'état le plus complet de putréfaction, offrant sur la presque totalité de leurs surfaces de larges taches verdâtres; et laissant échapper des miasmes si infects qu'il était à peine possible de les supporter d'une maison voisine où je m'étais enfermé pour dresser mon procès-verbal. Je fis verser du chlorure sur les deux cadavres et les fis placer sur un brancard couvert des fleurs qui avaient été trouvées sur la tombe. Une foule d'individus se présenta pour porter le brancard sur les épaules, et ce funèbre cortége se dirigea vers la place du Louvre où les deux cadavres furent inhumés. Trente corps reposent sur ce point.

Vers les trois heures du même jour, je fis constater l'état sanitaire de la fosse pratiquée dans un ancien trou à chaux, sur le chantier de construction du Louvre, du côté de la rue Froidmanteau, où sont inhumées vingt-cinq victimes des terribles journées.

En ce lieu, un homme de mon escorte voulant me garantir de la foule qui me pressait, laissa échapper son fusil qui me tomba lourdement sur la tête. La baïonnette me fit une blessure au front qui n'eût point de suites fâcheuses.

Le même jour, je fis constater dans la cour d'une maison, rue de la Cottonnerie, qu'un homme tué dans la journée du 29 y avait été inhumé, mais que le corps avait été retiré et transporté dans le caveau de la nef de St-Eustache..

prouvent sur le résultat de leur démarche aventureuse auprès du roi. Ils ont beau étaler complaisamment à leurs créanciers le détail pompeux des prévenances et des politesses de leur faites à leur députation à Berlin, lorsqu'on les interroge sur l'issue de la mission des députés, MM. Chambrier, Guillebert et Dubois, il est facile de remarquer à leur embarras que la question de la séparation est loin d'être tranchée.

Qu'importe, en effet, que ces trois messieurs aient déjeûné avec le roi et assisté aux grandes manœuvres de l'armée et au spectacle de la cour, que M. le pasteur Guillebert ait eu l'occasion de prêcher devant tel grand personnage et de se mettre en frais d'éloquence pour l'édification des chambellans et des généraux de Frédéric-Guillaume, si le but réel de leur mission n'est pas atteint? Les indiscrets et les maladroits du parti royaliste laissent échapper des aveux naïfs qui sont bien faits pour rassurer les bons citoyens de Neufchâtel. C'est ainsi que nous avons appris l'autre jour de la bouche non suspecte de M. Michaud-Mercier, qui jusqu'aujourd'hui n'a pas quitté la cocarde prussienne, que le conseil d'état et le corps législatif avaient été beaucoup trop loin en sollicitant du roi la cessation de notre existence comme canton suisse.

« C'est ainsi encore que le noble comte de Salis, qui a joué un rôle si actif dans nos affaires politiques, et dont l'enthousiasme monarchique était devenu proverbial, disait récemment dans le village bernois d'Anet, « qu'il n'était pas surprenant que le corps législatif de Neuchâtel ne fît que des bévues, composé qu'il était de créatures à la dévotion du pouvoir et de députés nommés à force d'intrigues et de menaces. Que si l'on en exceptait quelques députés libéraux, il ne fallait faire aucun fonds sur la grande majorité de cette assemblée. » Aveu bien précieux, si l'on considère la bouche de laquelle il est sorti.

Pour nous maintenir dans notre erreur et peut-être aussi pour prolonger leurs illusions, nos gouvernans nous disent actuellement que la solution de la question neuchâteloise est liée intimement à celle de plusieurs grandes questions européennes qui ne tarderont pas à être résolues à l'entière satisfaction de notre prince et de ses alliés.

Pour nous, patriotes fervens, attachés sincèrement et cordialement à notre bonne patrie, la Suisse, nous nous résignons à attendre, confians que nous sommes dans l'avenir, et bien persuadés que l'absolutisme européen n'est point aussi près de ses fins qu'on veut bien nous le faire croire. La liberté a encore de l'avenir en Europe, elle en a aussi à Neuchâtel. (*Helvétie.*)

— On dit qu'une des premières danseuses de l'Europe est l'épouse de l'autocrate de Russie. Cette princesse est, dit-on, si passionnée pour le plaisir de la danse, qu'elle ne passe pas une soirée sans danser avec une société choisie dans sa maison impériale, ou dans les bals donnés par la cour. C'est cette princesse royale de Prusse pour qui fut inventée la danse populaire du galop, que les médecins de St-Pétersbourg lui défendent maintenant.

— M. Thiers a reçu déjà plusieurs rapports des ingénieurs envoyés pour lever les traces des routes en fer à construire sur plusieurs lignes. Ceux qui sont allés en Angleterre étudier le système des chemins de fer ont déjà envoyé un premier rapport.

On compte que ces travaux préparatoires seront terminés pour le mois de janvier, et la présentation aux chambres de projets définitifs pourra avoir lieu en février, afin que les travaux puissent commencer au printemps prochain.

—Les importations de marchandises anglaises en Portugal, qui étaient en 1801 de 35 millions de francs, avaient en 1816 dépassé 60 millions. En 1801, la France importait en Portugal pour 15 millions de marchandises; en 1816 ces importations étaient réduites à 2 millions 800,000 fr. Ces chiffres prouvent l'intérêt que nous avons à faire modifier, en raison des services que nous avons rendus à la cause de dona Maria, l'inégalité d'avantages dans les relations avec le Portugal, que les traités ont consacrés au détriment de la France et au profit exclusif de l'Angleterre. Mais cela est une concession difficile à obtenir.

—Une conférence diplomatique a eu lieu avant-hier au soir chez M. de Broglie, à laquelle assistaient MM. Pozzo di Borgo, Werther et les chargés d'affaires d'Autriche et de Londres. Le manifeste de la reine a motivé cette réunion, et ce document, qui, nous assure-t-on, a été rédigé par M. de Reyneval, a été l'objet d'une très-vive discussion. M. Pozzo di Borgo a donné connaissance à M. de Broglie d'une note de son gouvernement qui, assure-t-on, s'oppose à toute intervention de la part de la France dans les affaires de la Péninsule. Cette note a paru vivement contrarier M. de Broglie qui, dans son embarras sur la réponse, a expédié une estafette pour savoir l'opinion du prince de Talleyrand, et pour lui demander avis sur ce qu'il faut répondre. (*Rénovateur.*)

Extérieur.

(Correspondance particulière du PRÉCURSEUR.)

ALLEMAGNE. — *Francfort*, 7 *octobre*. — La nouvelle de la mort du roi d'Espagne que nous avons reçue aujourd'hui par un courrier venu de Paris, a répandu de l'inquiétude parmi les amis de la paix, et en effet, on ne saurait se dissimuler que cet événement ne soit de nature à aggraver encore les complications politiques. La lutte des partis en Espagne réagira évidemment sur le Portugal; et qui peut prévoir ce que feront l'Angleterre et la France?

La nouvelle de la mort du roi d'Espagne a également fait baisser les fonds. (*Correspondant de Nuremberg.*)

AUTRICHE. — *Vienne*, 5 *octobre*. — Aujourd'hui notre bourse a été agitée.

Les bruits les plus alarmans circulent sur de prétendus désordres qui auraient de nouveau éclaté à Constantinople et mis la vie du sultan en danger.

Le gouvernement n'ayant reçu jusqu'à ce moment aucune nouvelle officielle à ce sujet, de pareils bruits paraissent tout-à-fait dénués de vraisemblance. Mais ce qui ne saurait être révoqué en doute, c'est la continuation d'une grande froideur entre la Porte-Ottomane et le gouvernement français en raison du traité que la Sublime-Porte vient de conclure avec la Russie.

On prétend que le cabinet de Paris a formellement protesté contre ce traité à Constantinople, mais que le sultan a fait répondre à l'ambassadeur qu'il ne savait pas jusqu'à quel point la France avait le droit de contrôler ses actes, qu'il trouvait dans les objections de la France aux spéculations du traité par lui conclu avec la Russie, un véritable exercice de cette suprématie que l'on redoutait tant de la part de la Russie, et dont on conseillait sans cesse à la Porte-Ottomane de se défier. Sous ce rapport, les affaires d'Orient peuvent être considérées comme n'étant pas encore terminées, et il est même possible qu'elles amènent encore plus d'une complication. (*Gazette d'Augsbourg.*)

Variétés.

ESQUISSE D'UN VOYAGE EN ESPAGNE.

LES FETES DU COURONNEMENT DE L'INFANTE MARIE-ISABELLE A MADRID.

J'étais sur la route de Madrid, le 7 juin 1833, deux ou trois jours avant la proclamation de l'infante. On y accourait de toutes les provinces; les Espagnols sont avides de fêtes; ils en parlaient depuis un mois; le midi et le nord de l'Espagne s'ébranlaient pour aboutir à la capitale.

Rien de plus original qu'une voiture espagnole; cet attelage de huit mules, ce *mayoral* et ces costumes andalous; espèce de Figaro d'auberge, ce petit garçon à pied, le fouet à la main, qui court excitant les mules patientes, et ces pauvres mules, la *capitana*, la *generala*, faisant dix lieues au galop, sans distinguer la montée de la descente, tout cela sans fatigue, sans sueur; puis dans le coupé quelques gros moines Prémontrés, avec leur long chapeau blanc, deux ou trois senoras, un marchand de Séville, un étudiant ramassé par charité, un chanoine la veste courte, le *cigarro* à la bouche; sur le haut de la diligence quatre *escopeteros*, anciens voleurs, armés de leurs tromblons chargés jusqu'à la gueule, la diligence a fait marché avec eux; ils la protégent contre leur vieille bande; si vous leur adressez la parole, ils sont tous remplis du grand nom de José Maria! José Maria, le brigand andalous, l'hôte de Malaga, de Murcie, de Séville, de la Sierra-Morena, et qui a maintenant son indult! Cette voiture roule au milieu de ces beaux et grands chemins dont Charles III dota la Péninsule. Voulez-vous savoir ce qu'il y a sur ces chemins? des croix à chaque dix pas comme dans un cimetière, et là se lit une inscription partout répétée: *aqui murio un hombre* le tout pour la plus grande instruction et la plus grande gaîté des assistans.

Je voyageai de Séville à Madrid avec quelques députés des cortès *por estamentos*; c'étaient des hommes fort nuls, des corrégidors, des alcades; Ferdinand avait pris ses précautions. On manie si facilement les fonctionnaires!

Et la voiture roulait; nous causions de la guerre de l'indépendance; il y avait là un vieil officier qui racontait ses prouesses de guérillas. Il jugeait à tort et à travers les opérations de nos généraux, et toujours avec cette vanité espagnole il répétait: « Là, les Français furent vaincus. » En passant à Baylen, il ne manqua aucune des positions qu'occupait le général Dupont, lorsque les aigles françaises furent voilées, et il salua le nom de Castanos du titre de glorieux. « Suchet, me disait-il, était un brouillon; un faiseur de manœuvres sans objet; Moncey et Jourdan n'ont aucune capacité militaire; vous n'avez eu d'autre général que Soult dans la guerre de la Péninsule; » et je lui demandais ce qu'il pensait de Napoléon! « Napoléon me dit-il avec toute sa fierté castillanne, je ne puis le juger, car je ne l'ai pas combattu. » Napoléon, la Péninsule a aussi ses images! Quel a été mon étonnement de trouver cette colossale figure dans presque toutes les *posadas* et les *ventas* des environs de Madrid. A Ocana, la cour de la posada était tout entière tapissée de ces mauvaises gravures du prince Eugène et de Napoléon, qui courent par nos campagnes. Que les temps sont changés! Il y a moins de vingt ans que le nom de l'empereur des Français soulevait les masses de Cadix à Bayonne: aujourd'hui on l'adore, on lui dresse des petites chapelles comme à la Vierge et à saint Yago.

En arrivant à Madrid on ne peut éviter Aranjuez; Aranjuez, le Versailles espagnol. Imaginez-vous des plaines sablonneuses, de ces grandes routes blanchâtres qu'on ne voit que dans le Midi; au milieu de cette nature morte un oasis de trente mille arbres, arrosé par le Tage qui là coule comme une rivière de troisième ordre. Des mendians à toutes les portes; un palais régulier que les eaux baignent, parce que la vieille coutume des Maures veut que dans ces climats brûlans le premier des plaisirs soit un jet d'eau de cristal, une riante fontaine. Aranjuez fut en 1807 témoin des discussions de famille entre le vieux Charles IV, Ferdinand et le prince de la Paix; là eurent lieu ces scènes dont le récit inspira tant de dégoût à Napoléon. C'était la réunion de l'incapacité et de la bassesse, le spectacle d'un roi qui consacrait sa vie à une chasse meurtrière et à jouer du violon; d'un favori élevé d'un bas étage au titre de prince de la Paix; d'une reine vieillie, puisant son amour pour Godoï dans la haine qu'elle portait à son fils, et Ferdinand dont trois palais pourraient retracer la triste et cruelle vie: Aranjuez, Valençay et le Buen-Retiro.

Quand on arrive à Madrid, rien ne donne l'idée d'une grande capitale; toujours ces plaines arides dont j'ai parlé; pas un seul arbre si ce n'est à une demie-lieue de la cité, au bord du Mançanarez, où l'on voit çà et là quelques maisons de campagne. Nous devions entrer dans Madrid par la porte de Séville, mais les préparatifs de la fête et de la *fonction royale* des taureaux avaient rendu impossible le passage des voitures. On avait construit pour le trajet des indomptables, car c'est ainsi qu'on les nomme, une rue en bois, et depuis huit jours on travaillait à la place Mayor auprès de laquelle la voiture devait passer.

Nous détournâmes sur la droite et nous entrâmes à Madrid par la porte d'Alcala. C'était une bonne fortune, car nous devions passer à travers tout ce que la capitale de la vieille Espagne a de plus brillant: le Prado et la rue d'Alcala. La porte d'Alcala ressemble un peu à l'arc-de-triomphe du Carrousel, et c'est là qu'on nous arrêta pour demander nos passeports.

Les passeports sont une grande affaire en Espagne. D'abord, on s'était saisi à Barcelone de ceux qu'on nous avait délivrés en France; les malheureux étaient déjà badigeonnés de visas de toutes les polices. On nous donna des passeports espagnols en nous souhaitant d'éviter les voleurs, dont le royaume de Valence était rempli. Chaque soir ce passeport nous était enlevé; on le portait chez le corrégidor de la ville dans laquelle nous couchions, et puis il nous arrivait au moment de notre départ avec un nouveau visa, et l'alguazil nous tendait la main pour avoir une malheureuse piecette; le peuple espagnol est essentiellement mendiant. Je ne sais pas ce qu'on ne pourrait pas avoir avec de l'argent; nous avions des armes, nous les avons passées quoique prohibées; de la contrebande, on a fermé les yeux, et tout cela avec le grand secours des piecettes, pour lesquelles l'Espagnol tend humblement le chapeau. Je me souviens même qu'à Castillon de la Plata je vis venir à moi un étudiant avec le costume de rigueur, le chapeau à trois cornes, le manteau noir; il commence une harangue latine, et me demande en finissant un secours pour l'aider dans ses études à Salamanque. Et ce secours, savez-vous quel est-il? Un quart de piecette (5 sols)! Il m'avoua qu'il y avait long-temps qu'on ne lui avait fait une telle largesse.

L'aspect d'une ville espagnole, un jour de fête surtout, est ravissant. Il n'y a pas comme en France quelque chose de compassé et d'ordonné dans les joies publiques. D'ailleurs cette ville de balcons, ces rideaux de soie de mille couleurs à toutes les croisées, ces roses artificielles, ces femmes à mantilles avec leurs brillans évantails, ce costume Andalous, cette vie d'intrigues et de plaisirs, tout cela jette dans dans un doux étonnement. On se trouve transporté là dans un monde nouveau; on dit avec quelque jouissance: Je ne suis pas à Paris, à Londres, à Naples même, au milieu de cette société de dix mille Français et Anglais de la rue de Tolède, dont les physionomies vous suivent même sur le doux sable de ce golfe divin où les eaux du soir se balancent.

Madrid, je le répète, était en fête; je parcourus dès le soir ses rues larges et si mal pavées, et je m'arrêtai devant les hôtels des grandesses qui toutes, par obéissance au roi *absoluto*, avaient rivalisé de richesses et de variétés dans l'ornement de leurs portes et de leurs façades. La plupart des grands d'Espagne sont pour don Carlos; mais ils sont en même temps trop serviles aux ordres de Ferdinand pour ne pas lutter de zèle afin d'accomplir ses volontés royales.

Voici les emblêmes dont ces grands hôtels s'étaient parés. Le duc Hijar, dans la rue St-Jeronimo, avait représenté les diverses provinces espagnoles, chacune avec son costume national, jurant fidélité à la princesse Marie-Isabelle-Louise. Le comte de Florida-Blanca avait élevé une espèce de portique antique sur lequel était le buste enfant, et à ses côtés celui des princesses de Castille qui avaient hérité de l'antique couronne. Le duc de Frias avait étalé toutes les vieilles illustrations de sa race et le blason des comtes d'Oropesa dont il est le représentant.

De la rue St-Jeronimo au Prado il n'y a qu'un pas. Je l'ai fait avec avidité. On a tant parlé du Prado que je me garderai bien de décrire ses allées *voluptueuses*, ses mystérieux groupes d'arbres où les duègnes donnaient les tendres billets. Il y a un peu d'exagération poétique. Imaginez-vous quelque chose qui ressemble à la grande allée de St-Cloud avec des fontaines çà et là dispersées, embellies par des tailles d'Espagnoles, des gracieuses mantilles. Le croiriez-vous? la mode est maintenant d'imiter les goûts de Paris. Les femmes de bonne compagnie quittent la mantille pour le chapeau et le turban. J'ai vu de ces sacriléges épouvantables. Et quels chapeaux, grand Dieu! des espèces de bateaux larges avec des bords évasés au milieu desquels se perdent ces têtes admirables, ces yeux noirs et ces grands sourcils arqués, ces dents si blanches! Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les dames elles-mêmes font leurs chapeaux. A peine existe-t-il quelques modistes dans la rue de la Montana. Ce serait une bonne fortune pour Madrid et pour le bon goût que quatre ou cinq ouvrières on mode de chez Mme Coro ou de chez Mlle....

Il y a maintenant à Madrid fureur de modes, et même j'y ai lu un prospectus d'un *Correo de las damas*, *periodico de modas*, *bellas artes*, *amena literatura*, *musica y teatros* avec un petit amour gravé, fort gracieux et semant des roses tout comme on aurait mignardé sous la régence, avec ce joli vers de Properce:

Formosis levitas semper amica fuit.

On y annonçait que sous un gouvernement sage et paternel une multitude de feuilles rivalisaient d'*importance* et d'*utilité*, et que c'était d'après son autorisation qu'on allait faire paraître un journal de modes: « Les modes étrangères et nationales, annonçaient les rédacteurs, occuperont toute notre attention; nous suivrons exactement leurs varietés et leurs brillans caprices. A chaque numéro seront jointes de très-jolies *figurines* gravées et enluminées avec beaucoup de luxe. Nous ferons également connaître les meubles qui seront le plus en vogue, et en général, tous les objets qui entrent dans le domaine de la mode inconstante trouveront place dans notre journal, qui en sera l'écho fidèle.

Voyez comme on s'occupe de modes à Madrid! La civilisation marche à grands pas! et il y a plus qu'on ne croit d'analogie et de rapports entre cet esprit de coutumes françaises et l'esprit politique. En France il y eut passion d'abord pour les modes anglaises bien avant qu'on s'occupât de la constitution anglaise: les choses marchent ainsi dans l'ordre; ce ne serait pas la première fois que la mode conduirait à la liberté. Et cette liberté, ne vous imaginez pas qu'elle soit stationnaire; j'ai trouvé des progrès immenses en Espagne. J'étais sur la route de Barcelonne à Valence, avec sept ou huit voyageurs de professions différentes, et quel fut mon étonnement d'entendre écorcher la *Marseillaise*; ils me suppliaient même d'en traduire les grandes paroles en espagnol, et cela tout en plein air. C'est chose étonnante que cette liberté de propos des voitures publiques. Je m'étais fait de l'Espagne une idée d'inquisition et de surveillance dans la parole humaine; je croyais qu'on épiait les épanchemens de la conversation, qui, selon les belles paroles de Tacite, sont encore des pensées. Il n'en est rien; on parle haut de ses espérances, et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que tout ce que j'ai appris d'ignobles aventures sur le le compte du roi Ferdinand, je le dois surtout aux voitures.

Je vis donc ce Prado tant vanté, le premier soir qu'on essaya de l'illuminer; c'était la veille des grandes fêtes et du serment. On l'avait orné ou gâté, pour mieux dire, de 287 arceaux en bois, auxquels pendaient des milliers de verres de couleur. L'effet eût été charmant sans doute; mais voici ce qui arrivait: le corrégidor de Madrid n'avait pas employé assez de bras pour l'illumination, de sorte que lorsque le dernier côté était illuminé, le premier était éteint. Durant les fêtes, on ne put jamais avoir une illumination générale.

Avez-vous entendu quelquefois les marches funèbres, ces roulemens de tambours et des coups répétés à longue distance qui en marquent chaque pas? Voilà les marches militaires des Espagnols et leur rappel. Je fus donc éveillé le matin, dès six heures, par ce battement monotone, et l'on m'annonça à la posada où j'habitais que j'allais voir passer les alabarderos. Les alabarderos, c'est la vieille tradition des cent Suisses, mais conservée en toute sa pureté; ils n'ont rien de commun avec les géans dorés que commandait M. de Mortemart. Imaginez-vous les anciens gendarmes de Paris, les bons gendarmes avec les revers rouges, habit bleu, chapeau à trois cornes, et l'antique hallebarde comme les suisses d'église, ni plus ni moins, et avec cela deux tambours et deux fifres. Et cette troupe défila au grand plaisir des Espagnols et d'une gracieuse marquise qui, de son balcon orné de roses et de soie, parlait de son éventail avec l'officier qui commandait une division de ces alabarderos. Une jeune marquise espagnole est ce que la terre a fait de plus voluptueux. Je ne sache rien qui parle plus à l'imagination et au cœur. Que le monde est froid et muet à côté de cette création!

Et ces alabarderos allaient prendre possession de St-Jeronimo.

J'avais obtenu un billet pour cette solennelle cérémonie. Je tenais à tout voir et à bien voir. Les antiques coutumes d'un peuple ont toujours eu pour moi un attrait particulier, et surtout d'un peuple qui est resté lui-même! J'avais lu dans le *Mercure de France* de 3709 une pareille cérémonie pour le petit-fils de Louis XIV; rien n'y était changé.

J'étais avide de voir le roi *absoluto* et la reine dont on parlait partout, et qui était comme l'espérance du parti constitutionnel. Je fus satisfait. Grand Dieu; quel roi! Qu'on se représente des traits presque décomposés, et sur lesquels dominait le nez des Bourbons se mêlant à un menton d'autant plus avancé, que les dents royales manquent d'une manière absolue; cette figure n'exprime rien que l'ennui et le dégoût. La reine est une grosse femme avec toutes les conditions d'une longue vie; elle n'est point jolie; elle

n'a rien de napolitain ni d'espagnol; elle aurait plutôt quelque chose d'autrichien. Son sourire est gracieux et spirituel.

Je ne sais pourquoi, en voyant cette reine, je me suis involontairement rappelé la jeune enfant de Saxe qui fut livrée il y a quelques années aux cruelles passions de Ferdinand. Elle chantait des psaumes, aimait la poésie, et la tombe était là prête! La reine actuelle peut la venger.

La cérémonie de St-Jeronimo est une simple formule et n'a rien de politique. On y avait convoqué les cortès par estamentos. Mais qu'est-ce que les cortès? Je l'ai déjà dit, une espèce d'assemblée de notables fonctionnaires; ils ne venaient pas là pour discuter, mais pour jurer : on veut avoir un serment et non une opinion. En général, tout ce qui se fait actuellement en Espagne est factice et sans avenir. Il n'y a que deux grandes opinions, les artisans de don Carlos et les constitutionnels; le parti de la reine est, à proprement parler, une véritable abstraction. Les constitutionnels se sont alliés parce qu'ils savent que la reine ne peut pas agir sans eux et que par conséquent elle sera entraînée par la force des choses à une grande et véritable convocation des cortès.

Quand aux moines, aux archevêques qui forcément sont appelés au serment, ils le prêtent, parce que là, comme dans tout le clergé catholique, il y a des restrictions mentales et qu'on se réserve pour l'avenir. La question ne se décidera véritablement qu'à la mort de Ferdinand, alors les carlistes lèveront le masque qui les cache encore.

Il y avait déjà une solennelle protestation de l'archevêque de Tolède, patriarche du royaume. Il avait déclaré au roi qu'il ne pouvait prêter un serment qui répugnait à sa conscience. On fit dire dans la *Gazette de Madrid* que le prélat n'assisterait pas à la cérémonie par motif de santé, ce qui produisit une grande sensation.

D'un autre côté, le parti constitutionnel faisait circuler clandestinement des imprimés, des proclamations trop curieuses pour que je ne les rapporte pas. J'en ai eu un exemplaire dans les mains que M. de Rayneval me donna à l'ambassade. Il y a d'abord un scel noir et rond dans lequel on lit *patria y libertad*, 1833. *Representacion nacional*, avec l'œil et le triangle maçonnique. Cette proclamation était ainsi conçue :

« Députés de la nation!

» La loi vous appelle à jurer et prêter hommage-lige à très-haute dame Marie-Isabelle-Louise, légitime héritière du trône de Castille : c'est là un acte de justice; mais comme représentans de la nation, il est aussi de votre devoir de mettre au pied du trône les besoins du pays, en réclamant ses antiques droits et libertés. Si vous ne le faites pas aujourd'hui, quand donc le ferez-vous?

» Le ministre despote qui préside le conseil comme agent de l'autocrate des Russies et directeur des bandes carlistes, dirige le vaisseau de l'état avec un gouvernail de fer; c'est lui qui dépopularise, avec ses violences, notre auguste monarque, lui seul l'empêche d'entendre les cris du peuple; c'est lui enfin qui foule aux pieds les lois, en poursuivant avec acharnement, en proscrivant les malheureux que la générosité de l'immortelle Christine avait rendus à leurs familles et à leurs emplois.

» Députés! examinez impartialement quels sont ceux qui dirigent si mal le ministère et les conseils du roi; dénoncez, pour l'honneur du patriotisme espagnol, quatre traîtres libéraux qui, non contens d'avoir entaché l'honneur de la nation, se sont enrichis en grevant le trésor d'emprunts ruineux!

» Serez-vous sourds à tant d'injustices? Ce sont elles qui ont jetté la nation dans des agitations fatales, et qui ont secoué au milieu d'elle les brandons de la guerre civile? Non, les Espagnols qui ont conservé leur vertu espèrent mieux de l'honneur et du caractère de leurs députés; ils croient qu'ils réclameront les réformes et les institutions qu'exigent impérieusement l'état de la nation et la civilisation du siècle.

» Mais si, contre toutes les espérances des bons et loyaux Espagnols, leurs députés se montraient sourds à leurs cris et devenaient les muets instrumens du despotisme, alors le poignard vengeur, qui jusqu'à ce jour a été suspendu sur la tête du perfide ministre, frappera un coup terrible, comme précurseur de la vengeance divine, qui, quoique différée, n'en atteint pas moins tôt ou tard les méchans.

« Le pouvoir vengeur et caché, qui a pu rendre vaine la tyrannie d'Eguia et assassiner un Hierro et un Oliver, pourra bien se défaire de Zéa Bermudez et de tous les traîtres à la nation.

« Madrid, 1er juin de 1833.

« *La commission nationale permanente.* »

Tout cela n'avait pas dérangé le moins du monde l'ordre, le cérémonial. Le cortége s'ouvrait par les alcades de cour dans les costumes sacramentels; les gentilshommes de la bouche bizarrement accoutrés, les députés des villes en simple frac, avec les distinctions nationales, les massiers de la maison royale, le majordome du roi, les grands d'Espagne, le duc de Frias, par son vieux titre de comte d'Oropeza, et portant la toque royale, les infans et infantes, le roi, et entre lui et la reine la petite héritière de Castille, élevée par sa gouvernante sur un oreiller de velours doré, et ensuite les cardinaux, M. de Rayneval, comme seul ambassadeur de famille, le cors diplomatique et les dames de la cour : c'était une véritable procession.

La variété des costumes était innombrable. C'est en Espagne particulièrement que cette scrupuleuse attention de conserver les vêtemens des ancêtres s'est maintenue; à Madrid, dans les grandes cités, cela s'efface pour faire place à un goût nouveau; mais dans chaque province, le vieux costume domine.

Quand je passais à travers la Manche, j'avais en main un don Quichotte espagnol avec les vieilles gravures de 1675; je reconnaissais le gentilhomme qui mangeait les lentilles et les œuds au lard le samedi; chaque paysan avait le costume de rigueur de Sancho Pança et le reproduisait.

Que Cervantes a bien peint les mœurs de sa province! vieux sous-officier retiré, il s'est vengé de quelques outrages de gentilhommerie! On dirait que tout s'est conservé, et que le don Quichotte vit encore aujourd'hui! J'ai retrouvé là les moulins de la Motte qui ont été rendus à jamais célèbres; l'hôte de la venta du Toboso, qui m'a pris pour un Anglais et m'a bien vite dit que c'était un de ses aieux qui avait armé don Quichotte chevalier. Et pourtant, dans toute sa vérité moqueuse, je crois que Cervantes a fait un mal déplorable soit à nos mœurs, soit à notre littérature nationale. La chevalerie était ridicule; les romans qui s'en étaient faits la poétique expression l'étaient également, mais cela au moins était français.

Croit-on, par exemple, que nous aurions subi si long-temps les idées grecques et romaines sans Cervantes? Nous aurions peut-être une littérature moins parfaite, mais elle aurait été nôtre, et c'est quelque chose qui vaut mieux que de vivre d'emprunt. Je n'aime pas un peuple qui ne peut vivre de son propre fonds.

La cérémonie de St-Jeronimo fut très-longue. On chanta la messe du Saint-Esprit avec ce chant grégorien sublime, mais un peu gâté en Espagne; le patriarche entonna le *Veni Creator*, et alors le roi d'armes appela les assistans *para oir la Escriptura de juramento*, et les enfans, le conseil de Castille, les grands d'Espagne vinrent en procession prêter serment sur l'Evangile. Arrivèrent ensuite les députés des cortès; et alors le roi d'armes s'écria : *Et rei nuestro senor manda que jure Burgos, despues Toledo;* et successivement toutes les villes vinrent prêter foi et serment, et après cette cérémonie de vassalité, on entonna le *Te Deum* à pleine voix, tandis que Ferdinand se traînait péniblement en dehors de l'église.

Toute cette pompe avait quelque chose d'antique et de solennel. Les traditions se conservent en Espagne; ce que j'ai dit des costumes s'applique aux coutumes et aux fêtes particulièrement. Je restai quelques jours à Valence, où j'ai assisté à la procession *del corpus*, et en vérité je n'ai rien vu dans ma vie de plus curieux.

D'abord en tête cinq ou six hommes du peuple avec des massues qui frappaient à droite et à gauche; et il fallait se garder de ne pas se retirer avec humilité; ils vous auraient assommé saintement, parce que, selon les traditions de la Bible, les Juifs supportèrent les plaies que Jéhova leur envoyait dans sa colère; puis arrivaient *los gigantes*, mannequins à formes colossales, habillés en rois maures, et qui dansent et se trémoussent d'une manière grave; la foule les poursuit et leur jette des fleurs ou des pierres, selon le caprice. Apres viennent *los ninos*, nains difformes, qui excitent le gros rire espagnol par leurs contorsions et roulent leurs yeux comme des possédés; enfin les Mystères, joués par des personnages en bois, jeu sacré où dominent saint Christophe et la Vierge. Au moyen âge, la chevalerie avait divinisé les deux objets de son amour et de sa crainte; la Vierge était l'expression des demoiselles du castel; saint Christophe était l'image des géans.

Au reste, ces jeux des géans, véritables possessions municipales pour les fêtes, se rencontrent partout où les Espagnols porterent leur domination : Anvers a ses géans municipaux aussi bien que Valence. Peut-être cette tradition se lie-t-elle plus particulièrement en Espagne à l'expulsion des Maures; la procession est le souvenir d'une marche triomphale où les rois maures étaient exposés à la risée de la multitude, comme à Rome les rois vaincus marchaient liés à la roue des chars. Il n'y a rien d'absolument absurde chez les peuples.

En sortant de St Jéronimo, ferdinand se renferma dans le *Buen-Retiro*. La chaleur était étouffante, et jusqu'au soir on ne pouvait mettre les pieds sur le pavé brûlant des rues de Madrid. La soirée était destinée à une revue de la garde royale. Dès quatre heures le tambour commença ce roulement triste qui sert de rappel aux Espagnols, et je vis enfin la garde royale. Cette garde est d'une belle tenue; elle ressemble beaucoup à l'ancienne garde royale de France; on dirait même que le gouvernement a pris modèle sur les uniformes français.

Elle se compose de 17,000 hommes infanterie et cavalerie. Je remarquai surtout le corps des provinciaux : chaque régiment de milice fournit alternativement sa compagnie de grenadiers et de voltigeurs pour la garde royale, et c'est ce qu'on appelle les provinciaux : je ne sache rien de plus militaire. Les autres corps de la garde mettent une grande ostentation dans la tenue, ils ne sont qu'or et panaches; tout ce monde a presque l'uniforme de nos lieutenans-généraux; on ne distingue pas les laquais d'un capitaine-général de province. C'est une troupe de *Franconi* manœuvrant avec ensemble, mais lentement. J'ai pris l'état exact de l'armée espagnole : elle se compose de 37 régimens d'infanterie, de 7 régimens de cavalerie montés sur des chevaux andalous, molle et fine race, plus trois régimens d'artillerie. Il pouvait y avoir 25,000 hommes réunis à Madrid.

J'ai assisté à cette revue, et c'est chose curieuse pour un étranger que ce pêle-mêle de moines, de grenadiers, de femmes, de prêtres, et puis ces Espagnols qui, dans les chaleurs de juin, portent néanmoins leurs manteaux jusque sur la bouche. La première fois que je vis cet étrange mélange, c'était à Gironne; on faisait dans la vaste plaine qui borde les murs de la place l'exercice à feu; moines, étudians, vêtus de noir, de blanc ou de bure, se pressaient dans les rangs des soldats, et malgré moi je me rappelai cette guerre meurtrière de la Péninsule, ces redoutables guerillas conduites par un franciscain ou un dominicain : l'aspect des remparts de Gironne, tout criblés de boulets, fortifiait encore ces idées. Le soir, à la procession, car il y a toujours des processions en Espagne, les mêmes soldats suivaient le saint-sacrement avec la componction des pénitens; chaque officier portait un cierge comme pour une amende honorable; les soldats suivaient tête nue, quoiqu'en armes, et le schako pendu sur le sac.

La garde royale et la garnison de Madrid s'étaient réunies, dès cinq heures du soir, par la grande chaleur du jour; on venait de former un nouveau régiment de hussards du nom de l'infante. Il devait recevoir ses étendarts des mains de la reine. Le croirai-on? le roi absolu ne sortit de son palais qu'à la nuit, huit heures et demie. Il passa devant les rangs de la garde en voiture bien fermée. Je n'ai jamais compris dans un pouvoir despotique ce peu de ménagemens pour sa garde. C'est sa force tout entière; l'irriter, la mépriser, c'est plus qu'une faute. Je me suis laissé dire que Ferdinand avait passé de nuit pour ne pas laisser voir son visage où la vie s'en va. Le roi absolu veut faire croire à sa force; il a cela de commun avec Louis XI; il peut se farder tout à son aise au Buen-Retiro.

(*Courrier Français*)

LIBRAIRIE.

EN VENTE :

OUVRAGE DE CHIMIE,

CONTENANT

140 RECETTES POUR LES LIQUIDES EN GÉNÉRAL,

*Par M. le comte de C** LAZOSKI, Professeur de Chimie et Membre de l'Académie royale des Sciences.*

PRIX 3 FRANCS :

Toutes les recettes sont éprouvées et garanties par l'auteur qui se charge de donner des leçons en particulier aux personnes qui le désireront.

Quarante sortes de liqueurs différentes se fabriquent à froid et sans aucun ustensile : l'auteur garantit également que celui qui possédera cet ouvrage pourra soi-même fabriquer en deux heures de temps cinquante bouteilles de liqueurs surfines de différentes qualités, pour le prix de 24 sous la bouteille. Il y a également les recettes pour faire avec du vin blanc ordinaire, du vin de Champagne mousseux, du vin de Malaga, de Madère, muscat de Frontignan, du vin de Lachryma-Christi.

Cet ouvrage est en vente chez l'auteur, qui est visible tous les jours jusqu'à onze heures du matin, place des Célestins, n° 1, au 3e étage, au-dessus du café des Mille-Colonnes; chez Targe, libraire, rue Lfaont, n° 4; chez Louis Babeuf, rue St-Dominique, n° 2; et chez Charles Savy, quai des Célestins, n° 49.

NOTA. Il y a dans l'ouvrage plus de 40 recettes qui ne sont pas portées sur le présent prospectus.

Lundi 14 octobre, de 11 heures à midi, dans la salle du café du *Messager des Dieux*, en présence de 150 personnes et plus, l'auteur de cet ouvrage, a donné une leçon gratuite dans laquelle il a fabriqué 40 livres de liqueurs de différentes qualités dans l'espace de 28 minutes. Toutes les personnes honorables qui ont gouté de ces liqueurs ont été très surprises de la qualité superfine, avec des parfums les plus délicats, et au prix de 24 sous la bouteille.

Vingt bouteilles des dites liqueurs ont été conservées pour faire goûter à toutes les personnes qui se présenteront chez l'auteur.

(2420 2)

PRIX-COURANT

DES

ESSENCES ET EXTRAITS

(*SEUL ET UNIQUE DÉPOT*)

Chez M. BONNERU, *sur le pont de pierre du Change, n° 4, à Lyon.*

ESSENCE de rose.	l'once.	f.	16	c. »
— de néroli.	id.		8	»
— de bergamote.	id		1	»
— d'absinthe.	id.		2	50
— d'orange.	id.		1	»
— de citron.	id.		1	»
— de lavande.	id.		»	40
— de romarin,	id.		»	40
— de girofle.	id.		2	»
— d'estragon.	id.		4	»
— de menthe anglaise.	id.		2	50
— de cédrat.	id.		1	50
— d'anis.	id.		1	50
— de fleur d'orange.	id.		»	»
— de cannelle.	id.		2	»
— de fenouil.	id.		1	»
— de curaçao.	id.		3	»

ESSENCE ou Extrait d'après la Fabrique des pères Dominicains de Ste-Marie nouvelle de Florence.

— de marasquin.	id.	3	50
— de noyaux.	id.	3	»
— de vanille	id.	2	»
— d'alquermes.	id.	3	»
— de rose	id.	4	»
— de noix muscade	id.	2	»
— de macis.	id.	3	»
— de musc	id.	2	»
— d'ambre gris.	id.	2	2
— de cardamomum.	id.	3	»
— de jasmin.	id.	2	»
— de violette.	id.	2	»
— de cannelle de Ceylan.	id.	3	»

ANNONCES DIVERSES.

(2354 7) *A vendre.*—Un superbe coffre-fort tout en fer, d'une très-grande dimension, à deux ouvertures, d'un travail rare et d'un mécanisme extrêmement ingénieux.

S'adresssr chez MM. Lecourt, Phélip et Ce, marchands de fer, rue St-Hélène, n° 4.

(2422) *A vendre pour cause de départ.*—Un cabinet de lecture situé dans un bon quartier, ayant une nombreuse clientelle et d'un revenu net de 12 à 1,500 f.

S'adresser au bureau du journal.

(2421) Un dessinateur de papiers peints, compositeur et lithographe, désire trouver de l'emploi à Lyon ou lieux environnans.

S'adresser au bureau du journal.

RÉPÉTITION DES CLASSES DU COLLÉGE,

Tous les soirs de 6 à 8 heures.

Français, Latin, Grec, Mathématiques, Physique, etc.

Rue Royale, n° 13, au 3e.

Prix : 20 f. par mois.

Leçons particulières. (2424)

Spectacles du 18 octobre.

GRAND-THÉATRE.

La République, l'Empire et les Cent-Jours, drame.

CÉLESTINS.

Le Philtre Champenois, vaud.—Trente Ans, drame.—Le Bureau de Loterie, vaud.

BOURSE DE PARIS du 15 octobre.

Cinq p. 0[0,	101f	101f 20	100f 90	100f90
—fin cour.,	101f 5	101f 35	101f	101f
Emp. 1831,	»			
Quat. p. 0[0,	89f			
Trois p. 0[0,	71f 75	72f 25	71f 90	71f 80
—fin cour.,	71f 80	72f 30	71f 70	71f 75
Ren. de Nap.	86f 25	86f 50	86f 25	86f 80
—fin cour.,	86f 25	87f	86f 25	86f 65
Emp. d'Esp.	74f			
Rent. perp.,	53f 3[4			
Cortès,	16f			
Emp. rom.,	86f			
Emp. belge,	90f 1[2			
Em. d'Haïti,	»			
Act. de la b.	1770f			
Quat. cana.,	1100f			
Caisse hyp.,	570f			

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1893

COURS DES MARCHANDISES du 15.

Colza, disp.,	98 à 97
—Courant du mois,	98
—2 derniers mois,	98
—6 premiers mois,	98
—Lille,	»
—Voiture,	»
3[6 disp.,	157 50 à 155
—courant du mois,	157 50 à 155
—2 derniers mois,	160 à 157 50
—4 premiers mois 1834,	150

Anselme PETETIN.

Typographie de L. BOITEL, quai Saint-Antoine, n. 36.